

100 livres en un seul

Rabelais • Cervantès • Molière • Hemingway • Dostoïevski • Freud • Perrault • Camus • Montaigne • Steinbeck • Borgès • Kafka

Marianne Arnould
Jean-François Coremans

LES
CHEFS-D'OEUVRE
QU'IL FAUT
AVOIR LUS !

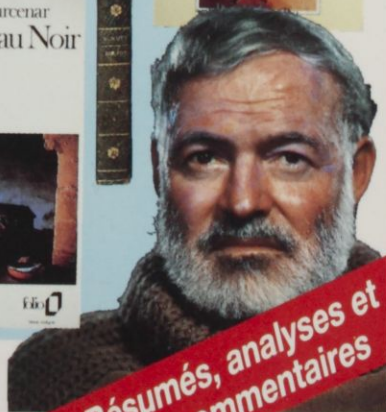
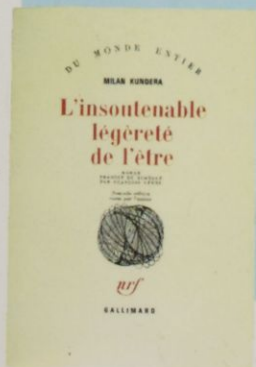


MARCEL
PAGNOL

La gloire
de mon père



Marguerite Yourcenar
L'Œuvre au Noir



Résumés, analyses et
commentaires



75 0125

Collection **marabout service**



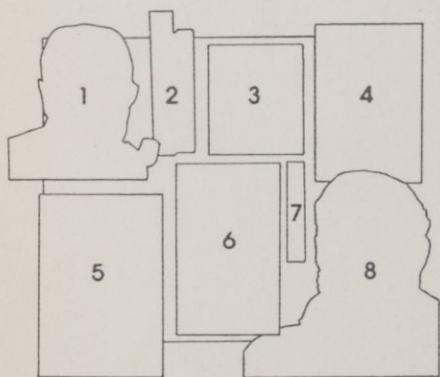
EL 802

12

(87bis)

Afin de vous informer de toutes ses publications, **marabout** édite des catalogues où sont annoncés, régulièrement, les nombreux ouvrages qui vous intéressent. Vous pouvez les obtenir gracieusement auprès de votre libraire habituel.

DL-14 111939-23133



Les illustrations de la couverture :

1. *Georges Simenon*, Document Imapress, photo Camera Press - Max Renaud.

2. 4. 5. 6. 7. Photos Jean Verscheure.


3. *Colette*, Document Gamma, Reporters Associés.

8. *Ernest Hemingway*, Document Imapress, photo Camera Press - Karsh of Ottawa.

820

Marianne ARNOULD
Jean-François COREMANS

**100 livres
en un seul**


MARABOUT

Nous tenons à remercier tout particulièrement Anne-Marie
HOYAS pour sa précieuse collaboration.



© 1989, Marabout, Allier (Belgique).

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé
que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm est interdite sans
autorisation écrite de l'éditeur.

Introduction

Une sélection, bien sûr...

La gageure peut paraître folle ! Vouloir rassembler cent livres de tous les pays, de toutes les époques, les résumer et en présenter les pistes de lecture ne pouvait que forcer un choix. Celui, arbitraire, bien évidemment, de tenter le reflet des œuvres qui font partie de notre patrimoine culturel. Nous avons voulu rassembler des œuvres marquantes, des incontournables. Cependant, en regard de la production littéraire, cette seule approche ne suffisait pas à la sélection. Hugo, pour n'en citer qu'un, ne figure pas dans cet ouvrage, peut-être paradoxalement.

Bien plus, si l'on considère la proportion d'auteurs francophones ou celle des siècles choisis, une constatation immédiate s'impose : il y a disproportion. Comment pourrait-il en être autrement ? C'est la base même de notre vécu culturel ; même si nous vivons à l'heure de l'Europe, nous ne pouvons nier notre francophonie, nous ne pouvons pas non plus nier notre siècle. Bien sûr, des œuvres phares qui continuent d'influencer les lettres actuelles participent à ce florilège de l'écrit. Dante, Voltaire, Cervantès, Rabelais... ne peuvent être passés sous silence.

Comme tout choix, le nôtre a sa part d'arbitraire. Certaines œuvres nous ont plus fascinés que d'autres... Certains auteurs moins connus, ou que la critique ou les siècles n'ont pas encore sanctionnés, méritaient leur place dans ce livre. Ils y sont. Pas tous, puisque cent seulement.

Même raisonnement, même construction dans le choix des œuvres. Madame Bovary ou L'Éducation sentimentale, question d'affinité certainement.

Un résumé

Chaque œuvre fait l'objet d'un résumé détaillé qui tente, en plus de la trame du récit ou de l'essai, d'en rendre le style et l'esprit. Sans prétendre écrire « à la manière de », nous souhaitons évoquer toutes les facettes du texte. C'est ainsi que certains résumés sont faits de phrases courtes — celui de Tandis que j'agonise (Faulkner), par exemple — d'autres, de petites unités descriptives (Les Éblouissements, Mertens) ou émaillés de points de suspension (Le Voyage au bout de la nuit, Céline). Dans le cas des pièces de théâtre (Tartuffe, Molière) ou des écrits plus théoriques (Ainsi parlait Zarathoustra, Nietzsche),

nous avons privilégié le ton tout en insistant sur les passages essentiels. Pour d'autres encore, tel *L'Insoutenable Légèreté de l'être* (Kundera), nous avons préféré rendre compte de l'esprit au détriment, probablement, de la stricte linéarité.

Tout en étant conscients de l'énorme difficulté que nous nous étions imposée, nous avons la naïveté, indispensable sans doute pour oser un tel parti d'écriture, de croire notre objectif atteint.

Des pistes de lecture

Il était nécessaire de situer les œuvres dans leur contexte de création. Nous avons donc privilégié certains éléments biographiques dans la mesure où ils aidaient à la compréhension du texte. Ici encore, suivant les auteurs, nous avons sélectionné tel ou tel aspect en fonction de l'œuvre.

Cette première approche nous permettait ensuite d'induire une série de lectures possibles qui proposaient tantôt des commentaires classiques (Dante), tantôt des interprétations plus neuves ou plus audacieuses (Calvino). Lorsque nous manquions du recul nécessaire (Eco), nous avons préféré tenter de dégager les grands thèmes de l'œuvre.

Des astérisques

Lorsqu'ils se justifiaient, nous avons tissé des liens entre les textes afin de provoquer des comparaisons entre les auteurs. Ainsi, le livre est émaillé d'astérisques mettant en évidence les auteurs dont une œuvre fait l'objet d'un résumé.

Des repères biographiques

On trouvera en fin d'ouvrage des repères biographiques qui situent sommairement chaque auteur analysé.

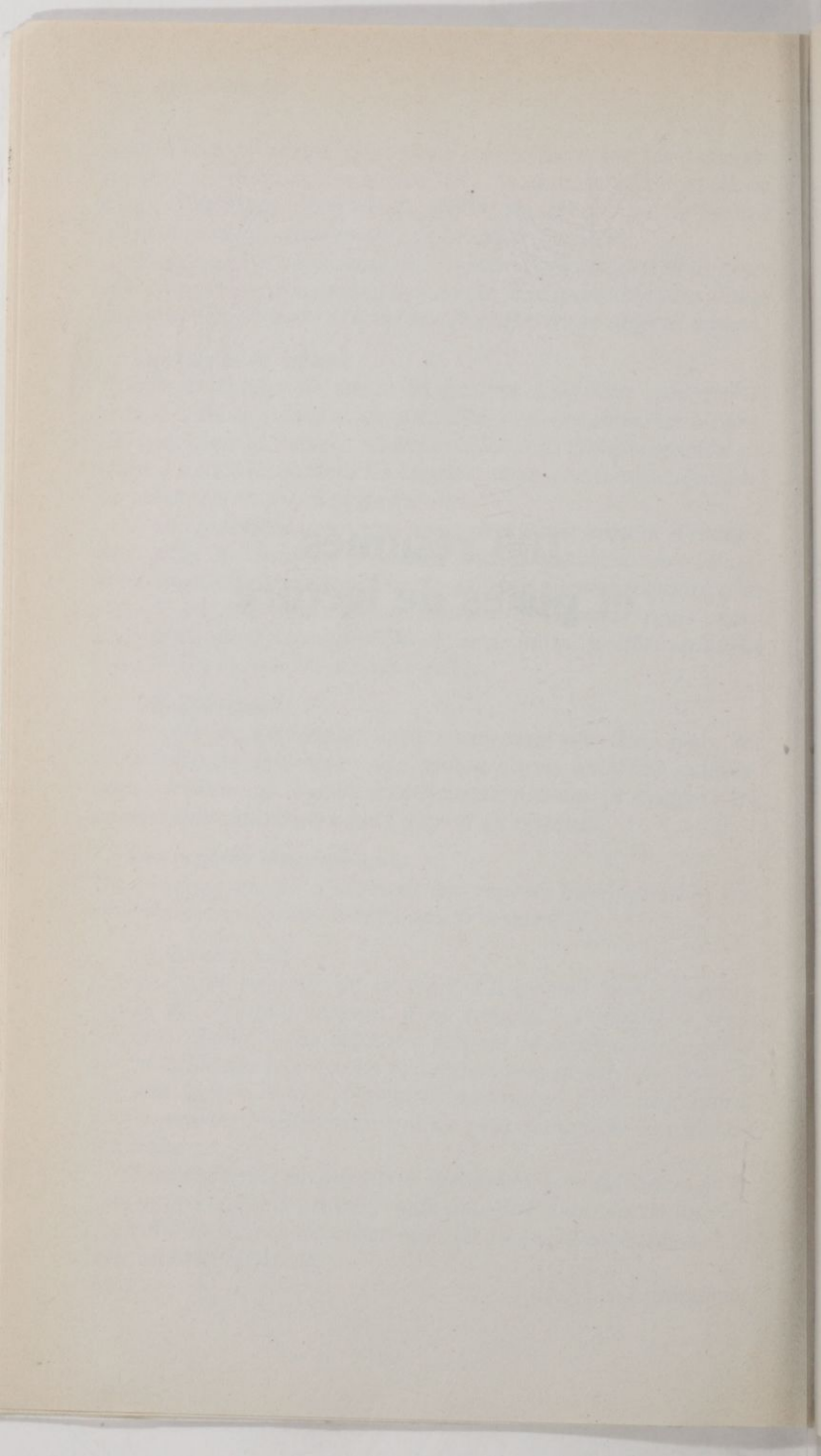
Un dernier mot

Comme tout ouvrage de ce type, s'il permet une « lecture » rapide de certaines œuvres, il ne remplacera jamais le texte original. Quelle qu'ait été notre volonté de rester aussi proches que possible des œuvres, un résumé ne sera jamais que ce qu'il est : une lecture et une réécriture condensées, donc une opération purement intellectuelle qui ne peut remplacer la création artistique.

Nous espérons ne pas avoir seulement écrit un ouvrage de plus pour étudiants pressés ; mais peut-être avoir incité tout un chacun à la lecture de textes que des préjugés scolaires ont, à tort, taxés de difficiles.

Les auteurs

**100 résumés
et pistes de lecture**



Ainsi parlait Zarathoustra Nietzsche, Friedrich (1844-1900)

Roman philosophique, Allemagne,
1883 à 1885

Résumé

« Quand Zarathoustra eût atteint l'âge de trente ans, il quitta son pays natal et alla dans les montagnes. »

Dix ans plus tard, il souhaite offrir aux hommes sa sagesse et descend à la ville. En chemin, il croise un saint ermite qui n'a pas encore appris la mort de Dieu et lorsqu'il arrive en ville, personne ne l'écoute, le peuple préfère les acrobaties d'un danseur de corde et, surtout, veut l'égalité plutôt que le Surhomme.

Après ce prologue, Zarathoustra part à la recherche de disciples, de compagnons qui inscrivent des valeurs neuves sur des tables neuves et avec lesquels il pourra partager sa connaissance par des discours. Le premier (*Des trois métamorphoses*) décrit l'évolution de l'esprit humain : au commencement, chameau qui aime à se charger du pesant fardeau de l'obéissance, ensuite, lion qui veut conquérir sa liberté et être maître dans son propre désert, jusqu'à l'enfant, l'innocence et l'oubli : le recommencement, la pure affirmation de soi.

Zarathoustra énonce ensuite de nombreux discours qui sont autant de défis aux anciennes lois et aux anciens idéaux. Ils s'adressent aux soi-disant sages qui se cachent derrière une morale tranquille lorsqu'ils ne prêchent pas le sommeil (*Des chaires de vertu*), contre les prêcheurs d'au-delà qui, plutôt que d'écouter la voix du corps sain, se perdent dans l'abstraction, et contre les contempteurs du corps, qui oublient d'être comme l'enfant : corps et âme, contre les passions, contre la culture livresque qui se complaît en elle-même...

Zarathoustra passe alors à la glorification : la guerre qui entraîne les guerriers à toujours chercher leurs ennemis, l'amitié, les valeurs de la vie, de la terre plutôt que du ciel.

Tous ces discours lui ayant amené une multitude de disciples, Zarathoustra leur conseille de partir seuls, de le perdre pour se retrouver. «Tous les dieux sont morts; nous voulons à présent que le surhumain vive.»

Après s'être retiré dans la solitude des montagnes, après un songe dans lequel un enfant au miroir lui fait comprendre que l'on déforme sa parole, Zarathoustra rejoint une nouvelle fois les hommes. Il prêche à nouveau le triomphe de la vie en opposition aux faiseurs d'idéaux qui, tels les sages illustres, sont les serviteurs du peuple et de sa superstition et non les serviteurs de la vérité. L'homme doit triompher, affirmer sa propre volonté, ce qu'il développe dans ses discours sur les prêtres, les compatissants, les vertueux... En contrepoint, Zarathoustra entame trois chants (*Le chant nocturne*, *Le chant de la danse*, *Le chant du tombeau*) où sont exaltés le bonheur de donner, la vie changeante et la spontanéité ainsi que la puissance et la force.

C'est lors de son second voyage parmi les hommes qu'il rencontre le premier des sept hommes supérieurs qui se réfugient auprès de lui : le devin qui représente le dégoût de la vie.

Vient enfin l'heure la plus silencieuse où, après avoir compris qu'il n'est pas encore mûr pour ses fruits, Zarathoustra s'en retourne dans les montagnes. Son trajet est long et plein de surprises. Tout en cheminant, Zarathoustra poursuit son enseignement et invite les hommes à se dépouiller de leurs gravités. Seul dans l'immensité de la nature, il réalise que le chemin unique n'existe pas, sa marche est tentative et interrogation. Il dicte ses nouvelles tables (*Des vieilles et des nouvelles tables*) qui mettent en cause les concepts basés sur le bien et le mal «Tout ce qui est d'aujourd'hui tombe et succombe»... Et comprenant l'éternel retour (*Le convalescent*) qui transfigure l'homme en surhumain, il entame *Les sept sceaux* (ou *Le chant de oui et d'amen*) à la gloire de la légèreté, de la plénitude de la vie et de l'âme qui sont porteuses d'éternité (*Car je t'aime, ô éternité*). «Et de nouveau, les mois et les années passèrent sur l'âme de Zarathoustra.»

Un jour, alors qu'il est assis devant sa caverne, il voit le devin debout derrière lui. Celui-ci lui prédit la compassion et, entendant un cri d'angoisse, Zarathoustra quitte sa caverne.

Il rencontre l'une après l'autre sept créatures (dont le devin). Les deux rois qui représentent les désarrois de la morale et de la politique; la sangsue qui est la science qui aspire à la vie; le magicien victime de sa fontaine qui n'a plus de consistance propre; le dernier pape borgne qui, depuis que Dieu est mort, erre sans but; l'être humain le plus laid qui a tué Dieu parce qu'il voyait trop bien que les puissants étaient faibles; le mendiant volontaire qui s'abstient de toute pensée pesante et préfère ruminer; l'ombre de Zarathoustra, enfin, huitième tentation, voyageur qui affirme qu'il ne reste rien de l'homme. Tous se sont réfugiés autour de Zarathoustra et entament le banquet (*La cène*) en l'honneur du Surhomme où Zarathoustra entonne Le chant d'ivresse en l'honneur de l'éternité et de l'éternel retour.

Au matin, alors que les hommes supérieurs dorment encore, Zarathoustra comprend qu'ils étaient sa dernière tentation: la pitié pour les hommes supérieurs. Zarathoustra est mûr, rayonnant et fort comme le soleil du matin. Il quitte sa caverne.

Pistes de lecture

Le premier immoraliste

Fils de pasteur, né en 1844 à Röcken, Lützen, Friedrich Wilhelm Nietzsche a quatre ans lorsque son père décède accidentellement. Ses parents sont de famille ecclésiastique luthérienne.

A l'âge de douze ans, il entre au collège de Pforta où il reçoit une solide formation classique. En 1863, il entre à l'Université de Bonn près de Leipzig où il suit des cours de philosophie jusqu'en 1867. Après un bref passage sous les drapeaux (1870), il est nommé professeur de philologie grecque à l'Université de Bâle.

Après deux années de recherche sur les origines de la tragédie grecque et de nombreuses conversations avec Wagner dont les œuvres figuraient la renaissance de l'antique tragédie, il publie *La Naissance de la tragédie grecque*. Dans cet ouvrage, il oppose le Dyonisiaque (nier la cause de la souffrance et accepter la vie dans son entier pour accéder à

l'extase du vouloir-vivre universel) à l'Apollinien (se situer au-dessus du monde condamné à la souffrance). En 1879, il abandonne son poste d'enseignant, voyage énormément et, après avoir écrit *Humain trop Humain* (1878), il publie *Le Voyageur et son ombre* (1880). Le recueil est constitué d'aphorismes qui tous tendent à la recherche d'une philosophie, opposée au romantisme, qui enseignerait un art de défendre la vie contre la souffrance. En 1883, son œuvre atteint un tournant qui se concrétise dans *Ainsi parlait Zarathoustra* (1883-1885) et *Par-delà le bien et le mal* (1886).

Dans son autobiographie, *Ecce Homo, Comment on devient ce que l'on est* (1888), Nietzsche analyse sa personnalité et sa pensée. Il se considère comme le premier immoraliste. Son personnage Zarathoustra dénonce la morale chrétienne et le concept métaphysique de la lutte du bien et du mal. Il faut pouvoir concevoir la réalité telle qu'elle est. Nietzsche insiste sur la vision éclatante du retour éternel qu'il eut au pied du rocher de Surlei en 1881 et de Zarathoustra à Rapallo en 1883. La même année, il écrit la première partie en dix jours et les suivantes, presque aussi rapidement, comme sous le coup d'une révélation. Cette rapidité d'écriture, le style poétique qui n'est pas sans rappeler les Évangiles, donnent d'autant plus de force à cet ouvrage philosophique qui ne laisse personne indifférent.

La mort de Dieu et l'éternel retour

Divisé en quatre parties qui sont autant de départs et de retours, de déceptions et de recommencements, l'ouvrage devait probablement en comporter une cinquième qui aurait précipité Zarathoustra dans l'Etna. Lorsque celui-ci quitte sa caverne pour la première fois, c'est pour annoncer la mort de Dieu. C'est-à-dire qu'au lieu de se prendre en charge, l'homme s'est trop longtemps déchargé du destin du monde sur une Providence qui, alors que le monde est perpétuel changement et jaillissement, établit la morale du bien et du mal. Le premier message de Zarathoustra est qu'il faut que l'homme se veuille lui-même. Le désir, la volonté sont la recherche de ce qui conduira le corps et l'esprit à la puissance. Le Dieu créateur qui dirige le monde n'étant plus, il n'y a plus aucune raison de croire en une fin extérieure à

l'homme et Nietzsche peut introduire le concept de l'éternel retour autour duquel sa pensée va s'articuler. Le monde est incapable d'une éternelle nouveauté à l'inverse de la pensée qui a la possibilité de se déployer conformément à l'éternel retour et donc indépendamment de tout système de référence qui lui soit extérieur. Nietzsche rejette donc tout ce qui n'est pas voulu.

Le Surhomme

De ces deux principes (la mort de Dieu et l'éternel retour), Nietzsche développe le Surhomme. Non pas au sens de la force physique ou d'un quelconque élitisme intellectuel tel qu'il a été récupéré par l'Allemagne nazie, mais au sens d'une libération de l'homme.

Le Surhomme se dépasse sans cesse pour rejoindre la vie et la puissance. Sa volonté le libère et son existence même donne son sens à l'Univers. C'est par lui et en lui que s'accomplira le parfait, c'est-à-dire ce qui est totalement réussi, puissant et triomphant. Le Surhomme aura surmonté les finalités de l'espèce. Il n'appartient pas à une race, ni n'en constitue un maillon. C'est sa volonté de puissance qui veut qu'il se dépasse. Et cette volonté est réalité. C'est la volonté de puissance qui est l'activité créatrice de l'Univers et le Surhomme est en parfait accord avec lui-même et l'Univers. Il agit sur le réel et sait que la plus infime de ses actions se répétera (éternel retour) et que donc toute décision engage l'éternité. Zarathoustra n'est donc pas un destructeur, c'est un Messie qui veut préserver la liberté et la volonté de puissance de l'homme.

Alice au pays des merveilles Lewis Carroll (1832-1898)

Conte, Angleterre, 1865

Résumé

Alice, alors qu'elle sommeillait sous un arbre, vit passer un lapin blanc qui, tout en tirant une montre de son gilet, s'écria : « Mon Dieu, je vais être en retard ! »

A peine surprise, Alice bondit et se précipita à sa suite dans un terrier. Au bout d'une chute interminable, elle atterrit dans un long couloir meublé d'une petite table à trois pieds sur laquelle traînait une bouteille portant l'inscription « Bois-moi ». A peine la première gorgée avalée, Alice se trouva réduite à la taille minuscule de 25 cm. Heureusement, un biscuit « Mange-moi » lui permit de grandir à nouveau, mais beaucoup trop, cette fois. Devant son inconséquence, elle se mit à pleurer à chaudes larmes et eut à peine le temps de voir repasser le lapin qui, dans sa hâte, perdit un gant blanc. Alice l'enfila et rapetissa tellement qu'elle manqua se noyer dans la mare de larmes qu'elle avait répandues.

Tout à coup, elle se vit entourée d'oiseaux de toutes sortes qui gagnèrent le rivage à grand-peine. Le plus âgé d'entre eux, un « dodo », leur proposa à tous une course « à la caucous » pour se sécher. Et tous de se mettre à courir, dans le plus grand désordre, avant de disparaître.

Revint alors le lapin blanc qui, prenant Alice pour sa servante, l'envoya chercher des gants dans sa maison. Alice obéit sur-le-champ et, arrivée dans la chambre du lapin, but une gorgée de la boisson qu'elle y trouva, tout simplement parce qu'elle savait que quelque chose d'intéressant devait se produire lorsqu'elle buvait ou mangeait. La voilà qui grandit à nouveau de manière démesurée avant de rapetisser après avoir avalé un petit pain. Alice, ne sachant plus très bien qui elle était après tous ces avatars, rencontra alors une chenille qui lui proposa, si elle le souhaitait, de grandir selon son désir

pour autant qu'elle mangeât l'un ou l'autre côté du champignon sur lequel elle était assise.

Ensuite, Alice rencontra la Duchesse qui lui confia son bébé, qui ne tarda pas à se transformer en porcelet. A peine étonnée, Alice poursuivit sa route et aperçut dans un arbre la tête du chat de Chester. Tout en disparaissant, un sourire aux lèvres, il lui expliqua que tous les chats sont fous ainsi que tous les habitants de ce monde étrange.

Elle n'avait pas fait trois pas qu'elle arriva en vue de la maison du lièvre de Mars. Celui-ci, assis aux côtés d'un loir endormi et d'un chapelier, prenait le thé sous un arbre. D'autorité, Alice prit place à leur table, mais bientôt le regretta : leur conversation était ennuyeuse et leurs devinettes idiotes comme de connaître la différence entre un corbeau et un bureau. De plus, l'heure n'obéissant plus au chapelier, leur table était peu soignée : c'était toujours l'heure du thé, et jamais celle de la vaisselle.

Dégoûtée, Alice s'en alla et, ayant aperçu une porte dans un tronc d'arbre, y pénétra. Une fois de plus, elle se trouva dans un long couloir qui débouchait sur de magnifiques jardins. Au détour d'un chemin, elle aperçut des cartes qui jardinaient. L'arrivée de la reine de cœur criant « coupez-leur la tête » les plongea dans une vive terreur. La reine invita Alice à une partie de croquet mais la petite fille se fatigua vite car les cannes étaient en réalité des flamants roses qui bougeaient tout le temps et les boules, des hérissons qui ne pensaient qu'à fuir.

La reine invita alors Alice à aller écouter la tortue à tête de veau lui conter ses malheurs. Mais le griffon qui l'escortait préféra l'histoire du quadrille des homards. Bien vite, ils furent interrompus par l'annonce du procès. Les tartes de la reine de cœur avaient été dérobées et l'accusé devait être jugé.

Le procès était à peine commencé lorsque, peu après avoir été interrogée, Alice grandit tellement qu'elle fut exclue de l'audience par la reine qui voulait à tout prix lui faire trancher la tête. C'est heureusement à ce moment qu'Alice se réveilla; elle raconta son étrange voyage à sa sœur.

Pistes de lecture

Charles Dodgson et Lewis Carroll

Né en 1832 dans le Cheshire, Charles Lutwidge Dodgson n'a jamais cédé la place à Lewis Carroll mais a parallèlement, dès 1856 — lorsqu'il se choisit un nom de plume —, mené de front deux existences qu'il voulait indépendantes.

Dès 1852, Charles Dodgson est chargé de cours à Christ Church où il enseignera jusqu'en 1881. Passionné de mathématiques, il publie sous son nom propre de nombreux ouvrages, traitant tantôt d'algèbre, tantôt de logique : *Le Cinquième Livre d'Euclide prouvé par l'algèbre* (1858), *Formules de trigonométrie plane* (1861)... Chose curieuse, Charles Dodgson a, toute sa vie, tenté de cacher le lien qui le reliait à Lewis Carroll.

En 1856, Lewis Carroll découvre la passion de la photographie qui, combinée à l'attrait qu'exercent sur lui les petites filles, fera de lui un photographe acharné. La même année, les Liddell s'installent à Christ Church avec les enfants : Alice, qui a alors quatre ans, son frère et ses deux sœurs.

Le 4 juillet 1862, Carroll emmène les filles Liddell en promenade en bateau et, comme à l'accoutumée, improvise un conte à leur intention. Ce qui va faire basculer Charles Dodgson et fortifier Lewis Carroll, c'est la simple demande d'une des auditrices, Alice, insistant pour qu'il écrive l'histoire qu'il vient de conter. Lorsqu'il rédigera les aventures d'*Alice au pays des merveilles*, il y greffera des idées nouvelles, effacera certains détails trop personnels pour aboutir au livre que nous connaissons. Si l'on en croit les souvenirs des auditeurs du conte originel, des épisodes tel celui du thé des fous ou du chat de Chester sont des rajouts.

Féerie et absurde

Résumée, l'aventure d'Alice met en évidence la simplicité de son schéma (Alice suit un lapin dans son terrier, change de taille, manque se noyer, sort victorieuse des rencontres insolites qu'elle fait, accède aux jardins de la reine, s'oppose à celle-ci et obtient le pouvoir) et sa possible lecture psychanalytique (le monde de l'enfance opposé aux conventions souvent incompréhensibles des adultes). L'abondance des jeux

de langage (contes enfantins détournés, jeux de mots), la féerie du monde enfantin, sont autant d'éléments qui élargissent le conte à une lecture adulte. L'imagination débridée s'oppose alors au conventionnalisme et à la prudence de l'époque victorienne (la reine de cœur) et le non-sens — ou, du moins, ce que l'on qualifie de tel — donne libre cours à notre imagination. Qu'une tortue à tête de veau soit malheureuse n'est rien d'autre que ce qu'elle est aux yeux des enfants qui, pour la première fois, entendent parler de tête de veau en tortue. Lewis Carroll n'invente pas de l'absurde, il le met tout simplement en scène, lui donne une existence.

L'aventure d'Alice suit une logique implacable qui, partie d'une prémisse enfantine — ou, plus exactement, libérée de toute convention sociale — la développe jusqu'à sa conséquence ultime (par exemple : il n'y a aucune différence entre un corbeau et un bureau).

Intellectualisation du conte

En 1867, Lewis Carroll rédige une suite à l'aventure d'Alice, *De l'autre côté du miroir*, mais si l'ouvrage a le mérite de replonger le lecteur dans le monde fabuleux du pays des merveilles, ce n'est plus par la retranscription d'un conte plus ou moins improvisé. Carroll intellectualise les situations, accentue le non-sens et utilise de manière explicite la notion de mot-valise (par exemple, *glisseux* = à la fois *glissant* et *visqueux*) employé énormément dans ce texte. Les personnages de Tweedledum et Tweedledee introduisent des notions telles que l'appartenance des personnages au monde du rêve (« il rêve de vous et s'il cessait de rêver, vous disparaîtriez ») et le très célèbre Humpty Dumpty est chargé d'éclairer Alice sur la construction du mot-valise.

Parmi les autres œuvres de fantaisie, signalons encore *Sylvie et Bruno* et un long poème : *La Chasse au Snarck* (1876).

Un Amour de Swann Marcel Proust (1871-1922)

Roman, France, 1913

Résumé

Swann est un être fin et distingué, passionné d'art. Son activité principale est l'étude de grands maîtres de la peinture, en particulier Vermeer de Delft, et certains maîtres italiens dont Botticelli, Ghirlandajo, Tintoret.

Lorsqu'il rencontre Odette de Crécy, demi-mondaine, il est frappé par sa ressemblance avec un personnage faisant partie d'une fresque de la chapelle Sixtine : Zéphora, la fille de Jéthro.

Odette fréquente assidûment un salon présidé par de petits snobs : les Verdurin. Swann essaie de s'y faire introduire par le grand-père du narrateur qui ne cache pas son mépris : « Ah, bien ! Nous allons avoir de l'agrément si Swann s'affuble des petits Verdurin ! »

Dans ce salon, on rencontre les fidèles, toujours prêts à encenser les maîtres de maison : madame Verdurin, « ivre de camaraderie, de médisance et d'assentiment, (...) sanglotait d'amabilité. »

Au cours d'une soirée où participent des musiciens, Swann est très ému par une phrase musicale de la Sonate de Vinteuil, dont le souvenir sera toujours lié à la présence d'Odette. Cette dernière donne tous les signes du grand amour, courtise habilement le jeune homme et le transforme peu à peu en une sorte d'esclave d'elle-même et des Verdurin avec lesquels, cependant, il a peu de points de communication ; Odette ne lui dit-elle pas, en parlant de Vermeer : « Vous allez vous moquer de moi, ce peintre, je n'avais jamais entendu parler de lui ; vit-il encore ? »

Ce qu'éprouve Swann pour Odette, c'est un désir physique intense mais toujours lié à des émotions artistiques. Par contre, très rapidement, celle-ci se dérobe à son amour : elle lui donne des rendez-vous et ne s'y rend pas, elle prétexte

une migraine pour ne pas le recevoir, refuse de se montrer en public avec lui. Toutes ces attitudes engendrent chez Swann un vif sentiment d'inquiétude et de jalousie. Il essaie de l'intéresser à l'art mais elle trouve cela bête et ennuyeux. Chez les Verdurin, le manque d'admiration de Swann pour les choses médiocres le fait entrer en disgrâce et on l'invite de moins en moins. Il continue à combler Odette de présents et d'argent, ne recevant en retour que mépris et absence.

Cependant, la rumeur lui apprend qu'Odette est bien peu digne de son intérêt : elle aurait mené une vie plus que galante à Nice, dans des villes d'eaux. S'il la questionne à ce sujet, elle ment effrontément et il avoue que, plutôt que de vivre ce tourment, il préférerait être frappé d'une maladie mortelle. Il recommence à fréquenter des salons auxquels il était habitué auparavant, où il ressent plus d'esprit tout en n'étant pas dupe, là non plus, du snobisme.

Petit à petit, il se guérit de cet amour néfaste, notamment grâce à la musique, la fameuse phrase musicale de la Sonate de Vinteuil, compositeur en qui il sent un « frère inconnu et sublime qui, lui aussi, avait dû tant souffrir. »

Swann reçoit un jour une lettre anonyme accusant Odette de galanterie, de prostitution et d'homosexualité. Il ne sera jamais fixé sur la véracité du contenu de cette lettre, pas plus que sur son auteur. Désabusé, il clôt son aventure sur ces mots : « Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre ! »

Pistes de lecture

La genèse du « grand œuvre »

Marcel Proust est né à Paris en 1871 d'un père médecin, originaire d'Illiers, à quelques kilomètres de Chartres, localité qui deviendra Combray dans l'œuvre littéraire. Sa mère, Jeanne Weil, juive d'origine alsacienne, entourera son jeune fils de soins particulièrement affectueux à cause de la fragilité de sa santé : très précocement, il manifeste une prédisposition pour l'asthme et ce trouble ne fera que s'aggraver, l'obligeant, durant les dernières années de sa vie, à ne plus quitter

la chambre. Son œuvre monumentale : *A la recherche du temps perdu*, sera donc écrite, en grande partie, de son lit de malade.

Son enfance se partage entre Paris où il joue aux Champs-Élysées et aux Tuileries et Illiers où il flâne dans la campagne et au bord du Loir.

Il fréquente le lycée Condorcet où il obtient le premier prix de composition française et où il rencontre ceux qui l'introduiront, plus tard, dans les fameux salons de l'aristocratie et de la noblesse. En 1889, il effectue son service militaire, suit ensuite les cours de la Sorbonne, de la Faculté de Droit et de l'École libre des Sciences Politiques. Il s'oriente alors vers la carrière diplomatique puis opte pour une carrière littéraire.

A vingt-cinq ans, il publie son premier ouvrage, *Les Plaisirs et les jours* (1896), dont la préface est signée Anatole France, très célèbre à l'époque.

Cette année-là, Proust dit entreprendre un grand roman, une œuvre « de longue haleine », *Jean Santeuil* (publié seulement en 1952). On trouve dans ce vaste roman les thèmes essentiels de son œuvre capitale, et certains l'ont considéré comme la première ébauche du « grand œuvre » de l'auteur.

En 1913, il publie le premier volume de *A la recherche du temps perdu : Du côté de chez Swann*, représentant la première des trois générations développées dans l'ensemble de l'œuvre. Un premier plan de celle-ci est déjà élaboré à cette date.

Six autres volumes suivront : *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* (1919), qui obtiendra le Prix Goncourt, *Le Côté de Guermantes* (1920), *Sodome et Gomorrhe* (1922), *La Prisonnière* (1923), *Albertine disparue* (1925) et *Le Temps retrouvé* (1927), les trois derniers étant posthumes.

Atteint d'un refroidissement en 1922, il poursuit sans relâche son travail, malgré la fièvre toujours plus forte. Il s'éteint la même année.

Un petit roman dans un vaste ensemble

Du côté de chez Swann, première partie de *A la recherche du temps perdu*, se subdivise elle-même en deux parties : *Combray*, où le narrateur, toujours présent au fil de l'œuvre, situe les lieux de son enfance, Méséglise et Guermantes, les personnalités de ses parents et surtout sa mère, sa grand-

mère, sa tante Léonie, la servante Françoise; *Un Amour de Swann*, petit roman dans le roman, où ce même narrateur reconstitue l'histoire de la passion amoureuse d'un de ses voisins de Combray, Swann, qui venait parfois chez sa tante Léonie.

Amour-passion, amour-déception

Ce petit roman présente la particularité d'être presque exclusivement centré sur l'amour : amour-passion, amour-déception, incommunicabilité entre les êtres et les sexes.

Chez le narrateur-Proust, l'amour est « le moteur de l'homme, qui le meut, l'égaré souvent mais enfin le pousse le long de sa vie. »

Pour Jung, le mot amour « recouvre de façon extensible tout un monde qui va du ciel à l'enfer et qui embrasse en lui le bien et le mal, le sublime et l'abject ». C'est bien ainsi que Swann vit son amour : désir, naïveté et foi se mêlent à l'égard de quelqu'un qui ne le mérite aucunement, dans un état d'extrême anxiété et de jalousie, pour enfin surmonter sa douleur grâce à la démarche artistique qui est sa forme de sublimation.

Cette élévation, cette sublimation par l'art, Proust ne le fera pas que pour le sentiment amoureux mais bien pour toutes les sensations qu'il a vécues depuis son enfance jusqu'à la fin de sa vie : c'est ainsi qu'il restitue avec génie l'odeur des champs de blé, l'atmosphère oisive des bords de mer, une peinture précise à l'extrême des personnages les plus divers, allant des oisifs aristocrates pédants et ridicules jusqu'aux valets de chambre et aux cuisinières dont il vante le bon sens en passant par des hommes de métier et des créateurs : le docteur Cottard, le peintre Elstir, l'écrivain Bergote, le musicien Vinteuil...

Marcel Proust, c'est également le prodige de la mémoire intérieure : avoir su restituer, de son lit de malade, en une démarche introspective qui aboutit à un repli sur lui-même, toute la gamme des sensations et des sentiments humains.

L'Annonce faite à Marie Paul Claudel (1868-1955)

Théâtre, France, 1912

Résumé

Au moyen âge, en Champagne.

Anne Vercors, riche paysan, vit avec sa femme et ses deux filles, Violaine et Mara.

Un soir, Pierre de Craon, le mystique constructeur d'églises, vient faire ses adieux à Violaine, dont il a jadis voulu abuser. Attiré par la beauté et la pureté de la jeune fille, c'est à elle qu'il livre son douloureux secret : il est atteint de la lèpre. En signe de respect et de compassion, Violaine lui offre deux cadeaux : son anneau d'or en guise de don pour son église, et un baiser d'adieu. Mais aucun détail de cette scène n'a échappé à un témoin immobile : la noire Mara, extrêmement surprise. Celle-ci est amoureuse de Jacques Hury, le fiancé de Violaine, et elle est prête à tout pour éloigner les deux jeunes gens. Le lendemain, elle s'empresse de tout raconter à leur mère afin de compromettre le futur mariage.

La même journée voit Anne Vercors décider de partir pour rejoindre la croisade à Jérusalem, afin de prier pour le Royaume de France et pour l'Eglise divisée. Il abandonne sa famille et laisse la gestion de ses terres à Jacques Hury. Après avoir fait serment d'amour à Jacques et lui avoir demandé de faire de même, Violaine lui avoue qu'elle a contracté l'atroce maladie ; mais loin d'accepter cette souffrance, Jacques réagit violemment et, sur la demande expresse de la pauvre jeune fille, la conduit à la léproserie de Géyn, où elle vivra récluse.

Huit ans plus tard, à la veillée de Noël, Mara se rend auprès de sa sœur, aveugle et défigurée par la lèpre. Elle tient dans les bras un petit enfant qu'elle tend à Violaine : c'est le cadavre de sa fille Aubaine, née de son amour possessif pour Jacques. Toute la nuit, elle supplie la sainte lépreuse

de rendre la vie à l'enfant. A l'aube, le petit corps s'anime. Lorsqu'Aubaine ouvre les yeux, ceux-ci jadis noirs comme ceux de Mara ont maintenant l'éclat bleu des yeux de Violaine.

Mais la dure Mara, ne pouvant supporter la sainteté et la perfection de sa sœur, entraîne l'aveugle dans un trou à sable. C'est leur père qui, rentré de croisade, ramassera la jeune fille agonisante.

Avant de s'éteindre, Violaine adresse à chacun des paroles de réconfort et réconcilie Jacques et Mara. Devant le cadavre de sa fille, Anne Vercors scelle l'union de Jacques et de Mara enfin apaisée.

Pistes de lecture

Ambassadeur et écrivain

Paul Claudel est né en 1868 à Villeneuve-sur-Fère en Tardenois, dans une famille de petite bourgeoisie catholique.

En 1886, il découvre l'œuvre de Rimbaud qui aura sur lui une influence constante et s'imprègne de lectures diverses : Dante*, Shakespeare*, Dostoïevski*, ainsi que les œuvres symbolistes auxquelles on peut rattacher, sur certains points, son théâtre. A la veillée de Noël de cette même année, il reçoit puissamment et soudainement la foi, qui marquera profondément ses œuvres. Deux drames, *Tête d'or* et *La Ville*, datent de cette époque.

Reçu au concours des Affaires étrangères, Claudel inaugure une brillante carrière diplomatique. Menant de front différents postes successifs d'ambassadeur et une carrière littéraire, il voyage et écrit beaucoup : Boston (où il rédige *L'Echange*), la Chine (*L'Otage*), le Japon (*Le Soulier de satin*)... Son œuvre recevra notamment l'influence de l'ascétisme asiatique.

Genèse de la pièce

L'Annonce faite à Marie marque le renouveau du théâtre religieux. C'est un théâtre que l'on peut qualifier de théocentrique, extrêmement influencé par la Bible. Les thèmes du sacrifice et de la grâce sont autant de leitmotivs qui scandent

ses ouvrages. L'auteur semble avoir réduit ses pièces à leur plus simple expression, et paradoxalement à l'essentiel, c'est-à-dire le message divin à faire passer.

En 1892, Claudel écrit un drame intitulé *La Jeune Fille Violaine*, que l'on peut apparenter au genre du conte, situé à une époque incertaine. Episodes et noms des personnages diffèrent de *L'Annonce*.

En 1899 paraît une seconde version de *La Jeune Fille Violaine*, située cette fois à l'époque contemporaine. Les noms des autres protagonistes (Mara, Pierre de Craon...) sont alors fixés.

En 1911, Claudel rédige sa troisième version appelée *L'Annonce faite à Marie*, se déroulant au moyen âge (début XV^e), simplifiée en vue de perfectionner l'unité dramatique. Mais c'est en 1940 que paraît la version définitive pour la scène. Quelques éléments diffèrent de la version précédente : l'épilogue a disparu, le rôle de Pierre de Craon est réduit, ainsi que le nombre de décors.

Péché et grâce, chair et pureté : un débat tragique.

Claudé présente dans sa pièce des personnages opposés pour mieux mettre en lumière les thèmes de sainteté et de grâce. Mara la noire, profondément ancrée dans la terre, est en quelque sorte le repoussoir de Violaine. C'est par la jalousie de l'une que l'autre endurera son calvaire et atteindra l'état de sainteté. La lèpre joue également un double rôle : si, au départ, elle est synonyme de péché en général (celui du corps et de l'âme), elle devient par la suite signe d'élection, et moyen d'obtenir la rédemption.

A l'image des deux sœurs opposées mais aux destins indissociables, les notions de sainteté et de péché sont intimement liées.

Un titre hautement symbolique

Violaine, ayant sacrifié à sa sœur les biens de la terre qui lui revenaient de droit (elle est l'aînée), son fiancé Jacques qu'elle aime et sa vie de femme en général, est parvenue à l'état de transparence spirituelle. Lorsque, la nuit de Noël, elle ressuscite l'enfant de Mara, la vierge aveugle enfante, telle Marie, un être qui aura ses yeux. Quinze siècles plus tard, elle refait symboliquement les gestes de la Vierge.

Mara, au-delà des apparences

C'est en fin de compte Mara, la dure, la jalouse, qui a le destin le plus tragique. Elle est peu aimée de ses parents (ils lui préfèrent la douce Violaine), et sa jalousie née de frustrations ne fera que croître. Privée de biens, privée d'amour, elle tente d'usurper l'un et l'autre mais n'en tirera que souffrance : elle perd l'enfant de celui qu'elle aime, et le perd deux fois : lorsqu'il revient à la vie, il est devenu celui de Violaine. Quant à Jacques, elle ne parviendra pas à le conquérir pleinement. Derrière sa dureté qui va jusqu'au crime, c'est Mara qui est la plus douloureusement humaine.

Antigone

Jean Anouilh (1910-1987)

Théâtre, France, 1944

Résumé

Tous les personnages sont en scène. Le Prologue* s'avance et les présente un à un. Antigone, sérieuse, est toute à son destin. La belle et riante Ismène parle avec Hémon, le fiancé d'Antigone. Créon, le vieux roi fatigué, médite auprès de son page sur la tâche difficile de mener les hommes. Sa femme Eurydice, tricote. Elle tricoterait inlassablement, jusqu'à ce que son heure vienne de mourir. Restent à présenter la nourrice, le messager et les trois gardes, absorbés par leur partie de cartes. Les onze personnages se retirent avec le Prologue.

Thèbes est sauvée, la guerre civile est avortée. Polynice, le traître, le voyou, a levé les armes contre le royaume de son père et Étéocle, le prince loyal, a défendu la ville vaillamment, en héros. Les deux ennemis se sont entre-tués et gisent, enlacés dans la mort.

Afin de rétablir l'ordre, le roi Créon, oncle des jeunes princes, ordonne des funérailles grandioses et élève une sépulture de marbre à Étéocle, le héros terrassé. Mais il jette en pâture aux vautours le cadavre de Polynice. « Quiconque tentera de l'ensevelir sera condamné à mort », tel est l'ordre implacable du roi.

A l'aube, Antigone la noire se glisse hors du palais et parvient, à l'aide d'une pelle d'enfant, à recouvrir partiellement le corps de son frère. Elle rentre à pas feutrés et croise sa bonne nourrice à qui elle tient un discours étrange : elle lui demande de faire tuer sa chienne si, un jour, elle n'était plus

* Le Prologue est l'héritier du Coryphée (chef de chœur) antique.

là pour lui parler. Sa sœur Ismène, au courant du terrible projet, a bien tenté de la raisonner; elle ignore qu'Antigone, n'écoulant que sa voix intérieure, a déjà bravé l'ordre du roi, et se propose même de retourner sur les lieux interdits pour terminer sa tâche. Il lui reste à formuler les paroles les plus douloureuses à l'égard de son fiancé. Hémon, qui a promis de se retirer sans un mot dès qu'elle aurait fini de parler, entend avec stupeur que « jamais, jamais, elle ne pourra l'épouser ».

Créon apprend, de la bouche d'un garde veule et médiocre, que quelqu'un est allé sur la fosse. Peu de temps après, Antigone, qui y est retournée en plein jour, entre, escortée. Créon, stupéfait, tente dans un premier temps d'étouffer l'affaire. Mais Antigone ne l'entend pas de cette oreille; persuadée d'accomplir son devoir, elle avoue qu'elle recommencera. Tentant un autre type d'argument, Créon essaye de calmer l'orgueilleuse en lui disant que ces rites sont absurdes, qu'ils ne signifient rien. Mais, au-delà de ces gestes symboliques, c'est pour elle-même que la petite fille a décidé de mourir, au nom de sa propre liberté. Créon lui explique alors les rouages du gouvernement: l'acte de laisser pourrir un cadavre au soleil lui répugne, mais il faut un héros et un coupable, à la face de tous, pour que l'ordre soit rétabli. Il va même plus loin et révèle à la jeune fille une vérité bien laide: les corps des deux frères — aussi traîtres l'un que l'autre — étaient méconnaissables. Le moins abîmé a été choisi pour recevoir les honneurs. A une Antigone enfin ébranlée, Créon dépeint son avenir: une vie tranquille, au côté d'Hémon, en un mot, le bonheur... Mais Antigone ne veut pas de ce bonheur égoïste et mensonger, fait d'habitudes, de compromis et d'usures. Elle hurle, comme une furie; insulté, à bout de nerfs, Créon, vaincu, appelle ses gardes. Le sort en est jeté: Antigone a cherché la mort, elle l'aura.

Le messenger vient annoncer qu'Antigone s'est pendue dans sa tombe. Hémon, après avoir craché au visage de son père, s'est tué de son épée. Eurydice s'est suicidée en apprenant la mort de son fils. Le vieux roi resté seul s'apprête à reprendre le lourd travail. Seule retentit dans le silence d'une Thèbes apaisée la voix à jamais limpide d'Antigone.

Pistes de lecture

Pièces noires, roses, grinçantes... : quelques jalons

Dès sa plus tendre enfance, Jean Anouilh est sensibilisé à la scène et au phénomène du spectacle. Il rêve de vivre dans une troupe et écrit, vers 12 ans, ses premiers essais dramatiques en vers.

En 1928, deux rencontres orientent sa carrière : Giraudoux*, dont la représentation de *Siegfried* le fascine, et Cocteau*.

Après un bref détour par la Faculté de Droit, il est introduit dans les milieux de théâtre qu'il ne quittera plus. En 1932, il met en scène *L'Hermine* où apparaît déjà le thème de la jeune fille révoltée. Ses premiers succès, bien que modestes, lui permettent de vivre de ses droits d'auteur et d'approfondir, sur le terrain, ses recherches de mise en scène.

En 1942, Anouilh regroupe sous des termes génériques ses différentes pièces. Les *Pièces noires* comprennent quatre pièces dont *L'Hermine*, tandis qu'un second groupe — les *Pièces roses* — contient notamment *Le Bal des Voleurs*. La même année, Anouilh écrit *Eurydice* et *Antigone*. Cette dernière œuvre connaît un triomphe.

Après la libération, le registre d'Anouilh se modifie. Les *Pièces grinçantes* sont dominées par un accent cruel et féroce. Sa technique théâtrale s'affine. Il insère dans ses pièces des anachronismes, des mises en abyme (théâtre dans le théâtre).

En 1953, *L'Alouette* renouvelle le triomphe remporté par *Antigone*. Anouilh y explore les multiples possibilités de l'adaptation historique en mettant en scène Jeanne d'Arc. En 1959, *Beckett ou l'Honneur de Dieu* rencontre le même enthousiasme.

Anouilh ne se contente pas de monter ses propres pièces, il met également en scène les grands classiques : Molière*, Shakespeare*...

Après une période plus calme (62-68), il écrit un de ses chefs-d'œuvre qu'il insérera dans les *Pièces baroques* : *Cher Antoine*.

Ce long parcours fait de lui un des maîtres du théâtre contemporain.

Au fil du temps, le mythe réinventé

De siècle en siècle, les plus grands auteurs ont redonné vie aux histoires antiques, érigeant les conflits ancestraux en sagas et les thèmes éternels en mythes. Ils ont immortalisé des personnages légendaires. Qui ne connaît les destins singuliers d'Ulysse, d'Œdipe, d'Iphigénie? Parmi ces héros, Antigone reste l'une des figures les plus attachantes. De la tragédie de Sophocle (496-406) à nos jours, le personnage inspira nombre d'auteurs, poètes et dramaturges : Luigi Alamanni (XVI^e), Jean de Rotrou (XVII^e), Vittorio Alfieri (XVIII^e)... Jean Anouilh et Jean Cocteau (XX^e). Honegger utilisera le texte de Cocteau comme livret de son opéra : *Antigone* (1927).

Une tragédie moderne

Si Anouilh nous présente une tragédie structurée comme celle de Sophocle (importance du prologue, corps et dénouement similaires), il y introduit la notion de modernité. Loin des vers du grand poète grec, le langage d'Anouilh est une prose simple, familière, accessible. Ses personnages, antiques, sont profondément ancrés dans notre époque, et ce par des anachronismes habilement introduits : voitures de courses, cigarettes, fusil. L'influence de Giraudoux* est, à ce point de vue, flagrante. Dans le même esprit, Anouilh ne conçoit pas les costumes à l'antique, mais bien neutres et intemporels.

L'Antigone d'Anouilh : une héroïne accessible et fragile

Par le biais de la mise en scène et du langage, Anouilh ancre sa pièce dans un univers quotidien. Il en va de même pour ses personnages qui incarnent une conception nouvelle du héros. Il troque la belle et forte Antigone de Sophocle contre une petite fille maigre, pas très jolie, un peu colérique mais très tendre. Si elle est rebelle comme l'autre Antigone, sa révolte ne s'inscrit pas dans un contexte divin, mais bien face aux attitudes des hommes : elle rejette les compromis et dit non à ce qu'elle ne comprend pas, ou à ce qu'elle entrevoit : un bonheur sans surprises.

Anouilh lui donne le don d'évoluer : la petite fille butée au début de la pièce se mue en jeune fille lucide. Pourtant, il est bien difficile de déterminer pourquoi elle choisit de

mourir... Pour rien? Anouilh nous introduit dans l'univers de l'absurde, où l'homme ne peut plus se raccrocher à quelque certitude, dans un univers mouvant où, livré à lui-même, il protège son bonheur fragile contre les assauts de ses insatisfactions et de ses inquiétudes.

Belle du Seigneur
Albert Cohen (1895-1981)

Roman, Suisse, 1968

Résumé

Ariane d'Auble, issue d'une famille heureuse et riche, vit assez mal sa situation de jeune fille orpheline et désargentée. Elle tente de se suicider. Sauvée par un voisin de palier belge qu'elle épouse, Adrien Deume, bourgeois assez quelconque employé à la S.D.N. à Genève, elle coule une existence terne et insatisfaisante, se réfugiant la plupart du temps dans ses souvenirs d'enfance.

Solal, héros donjuanesque d'un précédent roman d'Albert Cohen, est amoureux d'Ariane depuis qu'il l'a rencontrée au cours d'une soirée. Il tente de la séduire d'une manière très originale mais ne réussit qu'à l'effrayer.

Solal, sous-secrétaire général à la S.D.N., va entreprendre avec Adrien, petit employé, un machiavélique jeu du chat et de la souris : utilisant son immense désir d'ascension sociale, il le fait monter en grade. Il l'envoie même en mission à l'étranger, geste que Deume ressent comme un comble d'honneur mais qui est en réalité le moyen de l'éloigner pour mieux conquérir sa femme.

Cette conquête, Solal la mène d'ailleurs avec une stratégie amoureuse éblouissante et raffinée. Ariane n'y résistera pas longtemps. Commence alors une passion hors du commun entre ces deux êtres assez exceptionnels : Solal se comportant en maître séducteur et Ariane se nommant elle-même la « Belle de son Seigneur ». Les débuts de cet amour se vivent dans l'exaltation la plus folle, hors du temps, sans une fausse note, trop parfaits, d'ailleurs.

Ses oncles juifs mettent Solal en garde contre cette fréquentation, lui rappellent que les temps sont troublés, que les nazis torturent les Juifs en Allemagne. Si notre héros se sent parfois un peu coupable envers ses frères de race qui souff-

frent pendant que lui vit une passion ravageuse et coupable, ce sentiment est insuffisant pour arrêter cette marée d'amour qui submerge complètement les amants.

Lorsqu'Adrien Deume, le mari, revient de mission, Ariane et Solal fuient Genève, le foyer conjugal et les responsabilités et se réfugient dans un palace à Agay, près de Cannes. Au début de ce séjour, le charme opère toujours : les amants dansent, se promènent, écoutent de la musique. Le bonheur et l'insouciance sont complets.

Un incident va marquer une rupture dans cette vie idyllique : Ariane, désireuse de nouer quelques contacts sociaux, a fait la connaissance d'une Anglaise en rapport avec la S.D.N. à Genève. Le couple illicite est reconnu et Solal apprend, en épiant une conversation, qu'il est discrédité auprès de la S.D.N., que le mari d'Ariane a tenté de se suicider : bref, ils sont des amants maudits. De plus, il entend aussi des paroles dures : on le traite de « coréligionnaire de Dreyfus » et « qu'il vaut mieux Hitler que Blum ». Dès lors et très progressivement, la relation va se dégrader ; pour l'empêcher d'apprendre la vérité, Solal va quasiment séquestrer Ariane. Les contacts sociaux qu'ils méprisaient pourtant vont terriblement leur manquer et l'amour va tout doucement s'asphyxier. Ils étaient si brillants, ils n'ont plus rien à se dire, ils s'ennuient. Solal se sent coupable, il souffre et devient méchant.

Dans un dernier sursaut d'espoir, ils achètent une maison qu'Ariane décore avec le plus grand soin, mais l'élan est brisé, ils se sentent « condamnés à la passion perpétuelle ».

Enfin, Solal, fou de souffrance, se montre affreusement cruel envers Ariane, frôlant la torture. C'est la déchéance totale, le désespoir : tous deux se droguent et finissent par prendre la décision de se suicider ensemble, ultime moyen de sauver un amour désormais condamné.

Pistes de lecture

Par amour des femmes

C'est dans la communauté juive de Corfou, dont l'origine remonte au XVI^e siècle, qu'est né Abraham Albert Cohen, en 1895. Cet environnement premier le marquera et servira de décor à deux de ses romans : *Mangeclous* et *Les Valeureux*. Quant à l'amour qu'il voue à sa mère, il donne également naissance à un ouvrage : *Le Livre de ma mère*.

Des difficultés dans la communauté juive à Corfou provoquent l'émigration de la famille Cohen à Marseille. Albert y fréquente le lycée Thiers où il se lie d'une amitié intense avec Marcel Pagnol*. De nombreuses aventures, le décès de deux épouses et un divorce jalonnent la vie sentimentale de l'auteur qui y puisera l'inspiration de *Solal* et de *Belle du Seigneur*. Cette dernière œuvre est dédiée à Bella, l'épouse qui l'accompagnera jusqu'à sa mort, en octobre 1981.

C'est le roman le plus connu d'Albert Cohen (il a d'ailleurs obtenu à sa parution, en mai 1968, le Grand Prix du roman de l'Académie française). Deux autres l'ont suivi : *O vous, frères humains* et *Les Carnets*. Si Albert Cohen déclare, en parlant de lui-même, répéter sans arrêt la même chose, disons que certains thèmes dominant dont l'amour de la femme (et même la dépendance, en rapport avec la santé très fragile de l'écrivain) et l'origine juive qui marque profondément Cohen.

La passion dévorante

A la sortie de *Belle du Seigneur*, les critiques ont fait allusion à Musil*, Proust* et Joyce* : l'effet de surprise devant ce monument littéraire était d'autant plus grand que l'auteur de cette œuvre bouillonnante de jeunesse était un monsieur de soixante et un ans.

Si le roman est très long et foisonnant, il aurait encore dû l'être plus mais l'éditeur a conseillé à Albert Cohen de le scinder en deux parties : à côté de *Belle du Seigneur*, il y a aussi *Les Valeureux*, consacré surtout à sa famille juive.

Belle du Seigneur est un roman sur l'amour à la fois sublime et horrible : les longues pages décrivant les manœuvres de séduction ainsi que les premiers temps de l'amour

sont vibrants d'originalité, de sensibilité et de sensualité. Par contre, le récit de la lente désagrégation de cet amour est extrêmement douloureux et culmine dans les dernières pages, proprement insupportables; elles donnent une idée de ce que pourrait être l'enfer.

Albert Cohen semble avoir voulu démontrer les effets néfastes d'une passion dévorante et coupable, se posant en moraliste extérieur. A moins qu'il traduise dans ce roman une souffrance sentimentale toute personnelle... A côté de l'histoire d'amour et servant de cadre à celle-ci, des thèmes sont développés, analysés avec une acuité minutieuse, parfois avec une grande férocité, il s'agit de la bureaucratie, de l'arrivisme social et de la condition précaire des Juifs.

La bureaucratie, c'est dans la S.D.N. à Genève qu'elle se situe : son inefficacité a d'ailleurs été largement démontrée au cours de la Seconde Guerre mondiale. L'auteur se plaît à dépeindre l'hyper-hiérarchisation, la paperasserie, l'arrivisme et la paresse des membres appartenant à cet organisme. Pendant que de graves problèmes internationaux se vivent, les cadres et employés s'efforcent surtout d'accéder à un poste plus élevé.

Dans cette optique, les relations mondaines ont une importance primordiale : Albert Cohen est impitoyable envers les petits bourgeois ignorants des usages et qui se couvrent de ridicule pour rivaliser avec les membres de la « haute société ».

Enfin, la fragilité de la situation des Juifs est démontrée à travers la désescalade de Solal qui, de sous-secrétaire général à la S.D.N., devient un personnage totalement nul après un dérapage de sa vie privée.

Les Belles endormies
Yasunari Kawabata (1899-1972)

Roman, Japon, 1960

Résumé

Sur les conseils d'un vieil ami, Egushi franchit pour la première fois le seuil des « belles endormies », par curiosité. Dans cette maison, connue des seuls initiés et dont la porte ne s'ouvre que si l'on a atteint un âge vénérable, il est donné de passer la nuit au côté d'une jeune fille endormie. Ces vieillards « de tout repos », qui ont cessé d'être des hommes, s'adonnent, et Egushi en est persuadé, au plaisir malsain de posséder une jeune femme par le regard.

Une fois étendu auprès de son endormie, sa première réaction est de la détailler, de vouloir la réveiller. Grâce à une pratique constante des plaisirs, Egushi n'a pas encore sombré dans l'horreur d'être vieillard, et tente vainement de se persuader de son bon droit. Mais bien vite, devant la vanité de ses efforts et la fascination qu'il éprouve face à ce corps de nacre, son attitude se modifie. La vue d'un sein, son odeur provoquent une vague de souvenirs lointains : son premier enfant, l'odeur de nourrisson... Et de ces souvenirs naissent les interrogations...

Le vieil Egushi n'avait jamais pensé qu'il puisse revenir une seconde fois. Mais la découverte de ce qu'était réellement cette maison, de ce qu'il ne rencontrerait jamais ces belles autrement qu'endormies, avait fait de cet endroit un lieu magique où peut s'accomplir la quête des vieillards et leur rêverie... Une fois encore, le long cérémonial du thé accompli, il pénètre dans la chambre tendue de velours rouge. Selon les dires de l'hôtesse, la jeune fille de cette seconde nuit est expérimentée. Comment peut-on être expérimentée alors que l'on dort d'un sommeil de plomb ? Et pourtant, dès le premier regard, dès la première bouffée de parfum, le vieillard comprend. Une chaleur de jeune homme l'envahit et, troublé, il joue avec les dents de sa compagne,

contemple son visage, se noie dans son odeur, se prépare à céder à la tentation de rompre les règles. Mais le signe évident d'une virginité l'arrête. Il tente alors de la réveiller et est surpris de l'entendre parler dans son sommeil. Et, comme la première fois, après avoir détaillé sa compagne, une bouffée de souvenirs l'envahit. Un parfum de fleurs lui rappelle le mariage de ses trois filles. Et le souvenir s'insinue, se prolonge, de détails en détails, la chaîne des images d'instantanés heureux se complète, se ramifie jusqu'à ce que vienne le sommeil et son cortège de rêves.

La troisième visite que fit Egushi aux « belles endormies » fut marquée par sa rencontre avec une apprentie. C'était la première fois qu'on l'endormait. Elle avait un visage ingénu et la première impression qu'il en eut fut la chaleur que dégageait son corps. Egushi comprit que les vieillards venaient dans ce lieu pour retrouver leurs joies enfuies. Le sommeil imperturbable qu'exprimait tout le corps de la jeune fille plongea presque immédiatement le vieil homme dans l'abîme de ses pensées. Prit peu à peu corps l'image d'une jeune étrangère avec qui il avait passé une nuit à l'hôtel. Curieusement, c'était des petits détails qu'il gardait le souvenir le plus ému. Sa rencontre, la valise qu'elle avait rangée alors qu'il dormait.

L'avant-dernière visite qu'Egushi rendit à la maison du souvenir fut triste. Des visions de suicides et des envies d'assassinat effleuraient son esprit. La fille était bizarre, son odeur, clé des souvenirs, était forte, peut-être trop forte. Une impuissance à la réveiller, des idées d'atrocités laissèrent de cette visite un goût amer dans sa gorge.

Le jour de l'an était passé lorsqu'Egushi rendit son ultime visite à la chambre tendue de velours rouge. Un vieillard y était mort peu de temps auparavant. Une belle mort, en douce compagnie, escortée d'un cortège de réminiscences heureuses, sans doute. Egushi passa cette dernière nuit au côté de deux endormies. La première, aux lèvres fardées, l'entraîna à la poursuite d'un baiser, voilà plus de quarante ans. Mais le souvenir fut de courte durée, le vieillard étant un peu dégoûté de la maison. Se tournant vers l'autre jeune fille, il tenta de comprendre leurs motivations. Et s'il mourait au milieu d'elles? N'est-ce pas ce qu'il pourrait désirer de

mieux ? Sa dernière femme... et la première ? Le visage de sa mère lui apparut subitement, pour disparaître aussitôt. Une sensation de froid l'envahit soudain. Une des filles est morte ; le somnifère sans doute...

Pistes de lecture

La solitude sereine

Yasunari Kawabata est né à Osaka en 1899. Une solitude immense semble peser sur ses épaules, et ce depuis son enfance. La perte de ses parents et de son unique sœur, la mort de son grand-père en 1914, alors qu'il était âgé de quinze ans à peine, vont profondément marquer l'écrivain.

Écrite en 1914 et publiée onze ans plus tard, sa première œuvre (*Le Journal intime de ma seizième année*) est tout entière centrée sur le thème de la mort. Si elle peut être considérée comme le point de départ de la perpétuelle recherche de sérénité qu'a exprimée l'auteur tout au long de son œuvre, ce n'est qu'avec *La Danseuse d'Izu* qu'il formulera l'essence de sa recherche. L'observation attentive, parfois même un peu distante, de la nature et des sentiments humains, la sagesse de la solitude sont autant de thèmes qui réapparaissent fréquemment dans ses écrits.

Le roman miniature

Cette approche esthétique et philosophique s'accompagne de la recherche d'un style neuf. Après s'être essayé à tous les genres littéraires, même le feuilleton, il invente le « roman miniature », genre où il excelle. En quelques dizaines de pages, il développe l'essentiel, amène doucement le lecteur, au rythme d'une respiration tranquille, à se laisser envahir par la sensibilité de ses écrits. Non pas que ses personnages soient des écorchés vifs, ni d'une sensiblerie hors de propos, non ; ce que Kawabata met à jour, c'est le sentiment tel qu'il apparaît au travers des gestes quotidiens, au travers d'une pensée réfléchie.

Sa trilogie (*Pays de neige* (1932), *Nuée d'oiseaux blancs* (1952), *Le Grondement de la montagne* (1954)) est tout entière tournée vers l'expression du sentiment humain. Dans

Pays de Neige, la description minutieuse des manifestations externes de l'âme des personnages exprime avec force tout le drame de l'amour impossible qu'éprouve une femme du pays des neiges pour un citadin, jusqu'à son aboutissement ultime : la détresse, le désespoir dont l'image est renforcée par la description d'un gigantesque incendie. Mais ne nous y trompons pas ! Ce qui fait la substance de l'œuvre de Kawabata, c'est moins le sentiment en lui-même que son esthétique, sa beauté, l'insondable de l'âme.

La sensation pure

Les Belles endormies s'inscrit parfaitement dans la lignée de cette recherche. L'utilisation de l'érotisme dans ce qu'il a de plus ambigu et de plus extrême (la réduction du corps de l'autre à l'objet) et de plus délicat et sensible à la fois (son utilisation en tant que clé privilégiée des sentiments d'un vieillard) fait de ce roman l'œuvre la plus délicate et la plus attachante de toute la littérature érotique. La lente transformation de l'état d'esprit d'Egushi qui, d'une attitude agressive, évolue progressivement vers la fascination de l'autre d'abord, et de soi-même et de son passé ensuite, va doucement l'amener à s'accepter tel qu'il est. De souvenirs en souvenirs, Egushi prend conscience de sa vieillesse d'autant plus fortement qu'elle se trouve confrontée à un corps jeune auquel il n'a rien à prouver. Ne pas avoir à mentir aux autres amène sans doute une certaine franchise vis-à-vis de soi-même.

Le long périple que fit Egushi en quatre jours seulement n'aurait sans doute jamais été si doux s'il n'avait franchi le seuil des « belles endormies ». Kawabata a prouvé qu'il était possible de traduire la sensation pure, le sentiment esthétique en employant la palette des sentiments humains sans jamais tomber dans le piège du sentimentalisme.

Le 16 avril 1972, dans un appartement en bord de mer, non loin de sa maison, Kawabata se donnait la mort. Nous ne saurons jamais ce qui motiva son geste. Était-ce une recherche de l'esthétique poussée dans ses ultimes retranchements ?

Candide ou l'Optimisme Voltaire (1694-1778)

Conte philosophique, France, 1759

Résumé

En Westphalie, dans le plus agréable des châteaux, celui du baron Thunder-ten-tronckh, vit un garçon simple et doux de caractère appelé Candide. Il y reçoit le non moins doux enseignement du savant Pangloss, féru de métaphysico-théologo-cosmolo-nigologie, qui prône l'illustre théorie suivant laquelle « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ». Jusqu'au jour où, surpris en très charmante compagnie — celle de Cunégonde, la fille du châtelain —, il est chassé à coups de pieds de ce monde idyllique et s'apprête à faire les frais, bien malgré lui, d'un univers inconnu et hostile.

Son long périple commence après une nuit d'errance, de froid et de désespoir, lorsqu'il se trouve enrôlé à son insu dans l'armée bulgare. Après avoir vu toutes les horreurs d'une guerre à laquelle ses tendres yeux n'étaient pas préparés, il réussit à fuir et passe en Hollande. Recueilli par Jacques l'anabaptiste, il retrouve par un heureux hasard son précepteur Pangloss défiguré par la vérole. Celui-ci lui fait le récit apocalyptique de la destruction du château et de l'assassinat de la baronne. Selon lui, Cunégonde n'a pas échappé au massacre. A ces mots, Candide s'évanouit de chagrin.

Sitôt remis de ses émotions, Candide part pour Lisbonne avec Pangloss. Là, les deux compagnons sont témoins de la cruelle injustice avec laquelle dame nature détruit les hommes : une tempête en mer noie le bon anabaptiste et un terrible tremblement de terre massacre trente mille habitants.

Cependant, le naïf Candide n'est pas au bout de ses étonnements : ayant fait les frais des traitements injustes de l'Inquisition, il retrouve sa chère Cunégonde qui a survécu miraculeusement, et est la maîtresse du grand Inquisiteur et du

banquier juif de la Cour. Après un détour par Buenos Aires où il est contraint d'abandonner sa dulcinée aux mains du gouverneur, il pénètre, guidé par le débrouillard Cacambo, dans le territoire, merveilleusement organisé, des Jésuites : ils possèdent tout, et le peuple, rien... Cependant, une méprise des deux compères risque de leur coûter la vie. Ils se retrouvent ligotés par les Oreillons — peuplade ennemie des Jésuites qui l'ont spoliée de ses terres — et se résignent à être bel et bien dévorés. Le beau discours de Cacambo sur la nature de l'homme les sauve de justesse.

Seul havre de paix dans ce voyage mouvementé : le séjour à Eldorado, pays de rêve, société idéale où les hommes, sages, placent le bonheur au-dessus des richesses matérielles. N'ayant pas compris la leçon, Candide remplit ses poches de pierres précieuses ramassées sur les chemins et nos héros reprennent la route, à nouveau jalonnée des misères de ce monde.

En Guyane, ils croisent un nègre horriblement mutilé par l'exploitation de son maître blanc. « C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. »

Lorsqu'un patron hollandais vole à Candide la majeure partie de sa fortune, celui-ci, dégoûté de la méchanceté humaine, décide d'emmener avec lui l'homme le plus malheureux de la province. Parmi de nombreux prétendants, il choisit le philosophe Martin, dont le discours est aux antipodes des dires de Pangloss. Ils continuent le voyage qui les mène de France en Angleterre, d'Angleterre en Italie et d'Italie à Constantinople où Cunégonde est prisonnière. Ils soupent même à la table de six monarques détrônés. C'est en vain que Candide recherche sur ses pas l'image d'un monde viable et heureux.

A l'issue de cette odyssée, Candide se fixe dans une métairie sur la Propontide. Mais l'ambiance n'est guère réjouissante : la douce Cunégonde est devenue laide et insupportable, Cacambo, seul à travailler, est épuisé et Pangloss est désespéré de ne pas être célèbre. Même son élève renie sa théorie. Bientôt, chacun est atteint d'un mal grave entre tous : l'ennui.

Ayant consulté un derviche et un vieillard, Candide se met à méditer sur la condition de l'homme. Chacun se rallie à

sa conclusion : « Il faut cultiver notre jardin. » En effet, les travaux simples, en communion avec la nature, valent mieux que les plus beaux discours.

Pistes de lecture

Dramaturge, poète et satiriste

François Marie Arouet est né en 1694 à Paris. Il reçoit une excellente instruction latine au collège Louis-le-Grand. Brillant élève, il se destine, au détriment d'études de droit, à une ambitieuse carrière littéraire.

Dès 1718, il se fait remarquer avec *Œdipe*, tragédie philosophique et satirique, et adopte le pseudonyme de Voltaire. Son épopée polémique, *la Henriade*, est accueillie chaleureusement. On le compare rapidement à Corneille et à Racine.

Dramaturge et poète, il est introduit à la Cour. Il allie aux lettres les qualités de philosophe et ses satires acquièrent un caractère percutant.

Penseur audacieux, il est emprisonné puis exilé en Angleterre à la suite d'une querelle (1722); il découvre la nation de Shakespeare et en admire le progrès intellectuel et économique. De ses méditations naîtront *Les Lettres philosophiques* (1734) qui le classent d'emblée parmi les auteurs subversifs.

En 1731, il s'attaque à *L'Histoire de Charles XII*. Plus tard, il commence *Le Siècle de Louis XIV* (1739-68), somme s'étendant à tous les faits de civilisation. A Versailles, il est nommé historiographe et gentilhomme ordinaire de la chambre du roi.

Il écrit également des contes (*Zadig*, 1748), satires, épîtres et discours. Après un long séjour à Berlin, il s'installe à Lausanne et collabore un temps à *L'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, dans sa propriété des Délices. Tandis que la guerre de Sept Ans fait rage, il « cultive son jardin » et rédige *Candide* (1759). Toujours querelleur, il ne se lance pas moins dans des entreprises humanitaires, œuvrant à sortir tout un village de la misère par son travail et son organisation.

Jouissant d'une immense popularité, il collectionne correspondants et admirateurs de tous pays. Lorsque, en 1778, il décide de revoir Paris, il est accueilli triomphalement avant de mourir, au comble du succès, le 30 mai.

L'Optimisme : un sous-titre satirique

Voltaire construit, avec *Candide*, tout un conte philosophique sur la satire des optimistes impénitents, attaquant de manière virulente la thèse du meilleur des mondes énoncée par Leibniz dans sa *Théodicée* (1710).

Partant du postulat qu'à un Dieu parfait s'opposent des créatures nécessairement imparfaites, Leibniz démontre que Dieu, dans sa perfection, a créé le moins imparfait des mondes, soit le meilleur des mondes possibles. Il ne nie pas pour autant l'existence du mal mais l'insère dans un contexte vaste, invitant l'homme à le considérer comme un élément inhérent à l'harmonie du monde, à l'image d'un tableau dont « les ombres rehaussent les couleurs ».

Voltaire oppose à cette théorie une splendide démonstration par l'absurde, plongeant avec une apparente désinvolture son héros endoctriné dans toutes les misères du monde. Rien n'échappe au crible satirique de l'auteur. S'il dresse le portrait d'un dieu cruel ayant abandonné les hommes à leur triste sort, il développe surtout les conséquences terribles de la bêtise humaine : guerres atroces, fanatisme, imposture religieuse et monarchique, esclavagisme, vanité, ambition et même ennui sont autant de thèmes fondamentaux qui tissent la trame de l'œuvre.

« Il faut cultiver notre jardin. »

Candide trahit, par ses prises de positions, la facette humanitaire de son auteur ; Voltaire, ayant fait le tour des désordres humains, conclut son œuvre sur un tableau champêtre en apparence, mais hautement symbolique, qui reflète l'idée d'un bonheur tout terrestre conquis par la force de l'intelligence. Il prône l'action au détriment des palabres inutiles, attaquant directement les « discoureurs ». Confiant dans le progrès, Voltaire considère que l'homme doit y contribuer par son travail, et que là réside son propre bonheur.

La philosophie de *Candide* est celle d'un sage extrêmement marqué par son époque, le Siècle des Lumières. Elle enseigne à l'homme un art de vivre en s'accommodant de sa propre condition. En ce sens, Voltaire se révèle profondément moderne.

Clarté et expressivité : la marque d'un grand style.

Le style de Voltaire, considéré comme un modèle, conjugue nombre de qualités : il oppose à la clarté et à la sobriété un rythme trépidant, il joue avec la syntaxe et la grammaire en général afin d'engendrer la drôlerie, il multiplie les détails pour mieux servir tantôt l'absurde, tantôt le tragique, tantôt la joie, toujours présente derrière l'ironie.

Cent Ans de solitude
Gabriel Garcia Marquez (1928-)

Roman, Colombie, 1967

Résumé

Harcelé par le fantôme de l'ami qu'il tua lors d'un duel d'honneur, José Arcadio Buendia quitta son village natal et s'enfonça dans les marécages à la recherche d'un passage vers la mer. Après des mois de marche harassante, le petit groupe de familles qui l'accompagnaient s'établit près d'une rivière et fonda le village de Macondo. Ursula, la femme de José Arcadio, poursuivie par la hantise de l'inceste qui entacha la famille de la naissance d'un enfant à queue de cochon, tâcha par tous les moyens d'éviter que les expériences alchimiques de son mari ne vinssent briser la belle ordonnance de sa maison. En effet, chaque année, lors de l'arrivée au village de Melquidades et de ses gitans, José Arcadio se prenait d'une passion subite pour les dernières nouveautés que ceux-ci présentaient, jusqu'au jour où, Melquidades lui ayant offert un laboratoire d'alchimie, il s'enferma dans une pièce à la recherche de l'or alchimique.

De ses deux fils, seul le colonel Aureliano Buendia le suivit dans une certaine mesure dans ses recherches en fabriquant, au soir de sa vie, de petits poissons aux écailles d'or. Pour l'heure, il était amoureux de la fille du corrégidor Don Apolinar Moscote, Remedios. Malheureusement, à la naissance de leur fils, celle-ci décéda et le colonel se lança à la tête des libéraux dans une guerre civile qui enflamma tout le pays. Dix-sept fils naquirent des veillées de combat, tous marqués d'une croix au front et tous assassinés dans la fleur de l'âge et il ne resta au colonel qu'à se réfugier dans le laboratoire de son père où, jour après jour, il fabriqua des petits poissons aux écailles d'or.

L'aîné des Buendia, José Arcadio, se maria avec sa demi-sœur Rebecca après avoir quitté le village pendant plusieurs

années et eut un fils, José Arcadio le second, de Pilar Ter-nera, la prostituée du village. C'est vers cette époque que Melquidades décéda, non sans avoir rempli des pages et des pages d'une écriture serrée dont il affirma qu'elle ne serait déchiffrée que cent ans plus tard.

Fusillé durant la révolution parce qu'il abusait de son autorité, José Arcadio le second poursuivit la lignée par son fils Aureliano le second. De cette époque datait l'installation de la compagnie bananière au village qui coûta la vie au fiancé de Meme, la fille d'Aureliano le second, ainsi que le massacre de trois mille ouvriers en révolte contre la compagnie. Meme eut un fils, Aureliano, que sa grand-mère Fernanda del Carpio considéra toute sa vie comme le fruit d'un terrible péché qu'il fallait cacher. Aureliano passa donc tout son temps enfermé dans le laboratoire d'alchimie où, de temps à autre, le fantôme de Melquidades venait l'encourager à l'étude afin qu'un jour il puisse déchiffrer ses manuscrits. Le village qui avait connu tant de moments extraordinaires du temps de la révolution et de la compagnie bananière ensuite ne ressemblait plus à grand-chose, il mourait au rythme de la maison des Buendia. Lorsque Fernanda del Carpio décéda, personne ne suivit son cercueil car tous les enfants avaient quitté le village ou étaient morts; seul Aureliano, enfermé dans sa chambre, tentait de déchiffrer les manuscrits anciens.

Lorsqu'Amaranta Ursula, sa demi-sœur, revint au village accompagnée de son mari Gaston, elle ne reconnut pas la cité bruyante qu'elle avait quittée bien des années auparavant. Comme tous les Buendia, sa force de caractère était telle que le délabrement de ses souvenirs n'entama en rien sa bonne humeur. Son mari, trop occupé à mettre sur pied un courrier aérien entre Macondo et l'Europe, ne s'aperçut que trop tard de la liaison qu'elle entretenait avec son frère. Il rentra en Europe et laissa le nouveau couple à son bonheur incestueux. Un fils naquit, il avait une queue de cochon. Mais personne n'était plus là pour attirer l'attention sur la malédiction d'une telle naissance.

Amaranta Ursula mourut à la naissance de l'enfant et Aureliano, ayant oublié son fils dans la salle commune, retrouva son cadavre dévoré par les fourmis rouges. Il se remit

à l'étude des manuscrits de Melquidades, parvint à les déchiffrer et découvrit qu'ils contenaient le passé et l'avenir de la famille. Désireux de connaître son avenir, il sautait des pages entières pour en arriver au présent. Alors qu'il déchiffrait les dernières lignes, le village entier s'écroula et il mourut sous les décombres car « Il était dit que la cité des miroirs (ou des mirages) serait rasée par le vent et bannie de la mémoire des hommes à l'instant où Aureliano achèverait de déchiffrer les parchemins (...) car, aux lignées condamnées à cent ans de solitude, il n'était pas donné sur terre de seconde chance. »

Pistes de lecture

Ecrivain professionnel

Gabriel Garcia Marquez est né en 1928 à Aracataca, village colombien. Il fait des études de droit à l'université de Bogota. Journaliste avant d'être ce qu'il appelle lui-même écrivain professionnel, il débute sa carrière, à la fin des années quarante, en collaborant à de nombreux journaux. Ces mêmes années voient la parution, dans le grand quotidien colombien *El Espectador*, d'une série de contes.

En 1951, Garcia Marquez écrit *La Hojarasca*, son premier roman. En 1954, il devient grand-reporter à *El Espectador* et s'affirme rapidement comme l'un des plus grands journalistes latino-américains. Cette activité le mène en Europe et c'est à Paris qu'il travaille, en 1956, au manuscrit de *La Mala Hora* (1962).

De retour en Colombie où il se marie en 1958, il devient correspondant de l'agence cubaine *Prensa Latina* pour laquelle il voyage notamment à La Havane et à New York.

À Mexico dans les années suivantes, il renoue avec l'activité cinématographique (il tint, en 1954, la rubrique cinéma dans *El Espectador*) en rédigeant des scénarios de films.

En 1967, il publie *Cent Ans de solitude*. La parution de la traduction française (1968) connaît un succès considérable. Il continue cependant le journalisme en publiant des articles sur le Chili, Cuba, l'Angola, le Nicaragua et le Viêt-nam qui serviront de jalons à son ouvrage *Cronicas y Reportajes* (1975).

L'Automne du Patriarche (1976) reçoit également un accueil enthousiaste. D'autres œuvres suivent, comme *Les Funérailles de la Grande Mémé* (1977), *Récit d'un naufragé* (1979), *Pas de lettre pour le colonel* (1980), *Chronique d'une mort annoncée* (1981), *L'Amour au temps du choléra* (1987). Ses ouvrages sont salués par de nombreux prix et Gabriel Garcia Marquez reçoit, pour l'ensemble de son œuvre, le Prix Nobel en 1982.

Une épopée mythique

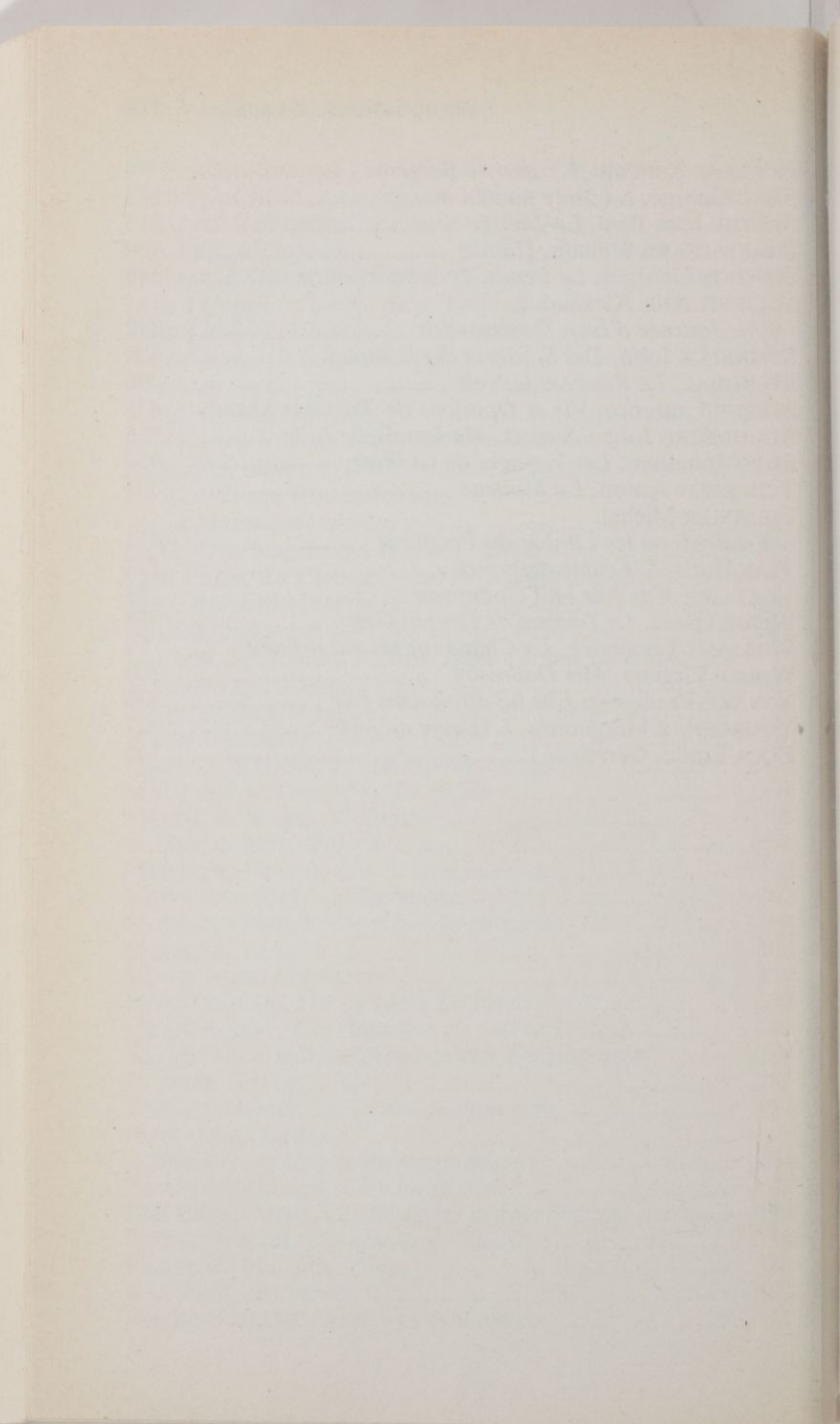
A la fois héritier de la tradition orale et des grands récits de fondation, *Cent Ans de solitude* est le roman par excellence où la réalité et le rêve s'entrecroisent perpétuellement pour donner naissance au mythe. Car c'est bien d'une épopée mythique qu'il s'agit : celle d'un village et de la famille de ses fondateurs dont le destin est indissolublement lié. Implanté loin des axes de communication, coupé du monde, le village abrite des habitants heureux, sous la direction du fondateur José Arcadio Buendia jusqu'au jour où, obéissant aux ordres du destin, la belle autarcie primitive s'ouvrira au monde extérieur.

Rapportée sous le mode de la chronique, l'histoire de Macondo est celle du paradis perdu et de la faute originelle (l'inceste et la naissance, qui s'ensuit, d'un enfant à queue de cochon). Les hommes y vivent dans l'innocente candeur des premiers âges et les mariages consanguins y sont aussi fréquents que les apparitions de fantômes. Rien d'étonnant alors à ce que le temps y soit cyclique et qu'Ursula vive bien au-delà de son terme normal.

Le temps du récit progresse sur le mode de la spirale : les descendants sont dotés des mêmes défauts et qualités que ceux de leurs ancêtres, les événements procèdent par répétition et l'auteur alterne les sauts en avant et les retours au passé en une subtile alchimie d'où émergera le destin inéluctable prédit par Melquidades.

L'Histoire et les histoires

Du point de vue du mythe, ce n'est pas tant la malédiction des Buendia qui précipite la chute mais bien l'ouverture de Macondo au temps historique. Melquidades et José Arcadio



IMPRESSION : BUSSIÈRE S.A., SAINT-AMAND (CHER). — N° 9036
D.L. AOÛT 1989/0099/174

ISBN 2-501-01238-0

Imprimé en France